

hasard toutes les futilités de sa petite tête. Et Caton l'écoutait, buvant ses paroles, comme si elles lui eussent révélé les plus importants problèmes.

Ou bien, s'il pleuvait, on gardait la maison, qui s'emplissait d'animation, de bavardages. Tiomane chantait surtout pour Guillaume qui ne se lassait pas de l'entendre. Pour Sancède, aucune musique ne se pouvait comparer au rire flûté de Maritza.

Le dîner étincelait de gaieté. Tiomane ne manquait guère d'y offrir quelque gâterie, contentant, à tour de rôle, le goût favori de chacun. Elle avait même essayé de connaître celui de Sancède.

— Ne cherche pas, Caton, s'était plaisamment écrié Guillaume, demande à la *duchesse*.

Cette fois, tous les deux avaient rougi ensemble : la sœur et l'ami.

XX

Un lundi, vers une heure, comme on sortait de déjeuner, quel ne fut pas l'étonnement des trois femmes en voyant entrer Guillaume ! Le visage bouleversé, un air de désordre jusque dans le costume, il s'élança vers sa mère qu'il étreignit presque avec fureur.

— Maman, maman... embrasse-moi... embrasse moi bien...

Puis il saisit sa sœur dans ses bras, la serrant à lui faire mal.

— Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ! demanda Tiomane alarmée.

Il la regarda avec une sorte d'égarement.

— Voyons ? poursuivit-il, comment te trouves-tu à Paris aujourd'hui ?... tu ne nous avais pas averties hier... Ta place ?

— Mais non, mais non, répliqua-t-il aussitôt, coupant court à d'autres questions. Sois tranquille, j'ai un jour de vacances...

Il accompagna ces paroles d'un imperceptible coup d'œil qui contenait une supplication et un appel. Elle comprit qu'il avait à lui parler.

A cet instant, la femme de ménage survenait avec le courrier de Smyrne. Pour la mère et la fille, ce souvenir de la patrie lointaine ramenait chaque fois une joie nouvelle. Elles se précipitèrent sur une lettre marquée aux armes du consulat de France. Tiomane saisit vivement l'occasion.

— Dis-moi, Guillaume, reprit-elle, affectant les libres façons accoutumées, tandis que marraine et Maritza vont lire et relire le journal de M. de Riez, tu devras m'aider à relever mes comptes du mois.

Sur ces mots, tous deux gagnèrent la chambre de Tiomane. — La porte refermée sur eux.

— Eh bien ?... interrogea-t-elle presque tremblante, étreinte par l'angoisse d'un malheur.

— Eh bien ! voici, répondit-il d'une voix brève et précipitant les mots. Hier soir, je vous avais quittées de bonne heure pour rejoindre des camarades. Nous avions projeté une partie, un souper. Je devais prendre un train de nuit, et me trouver ce matin à l'usine, sans m'être couché, mais à l'heure obligée. Après le souper, à peu près gris, je me suis laissé entraîner dans un cercle borgne, un tripot ! Nous avons joué, oubliant tout... Bref, je sors de là, il y a une heure, ayant perdu six mille francs.